PROLOGUE
LA BOUGIE

J'ai toujours été fascinée par les bougies. Fixer leur flamme m'apaise. Ici, au Nigeria, la PHC coupe tout le temps le courant. Alors, je garde des bougies dans ma chambre, au cas où.

La PHC, c'est la société qui distribue l'électricité au Nigeria, la « Power Holding Company ». Mais comme les gens du coin le disent si bien, c'est plutôt « Préparez-vous aux Habituelles Coupures ». Quand on habitait à Chicago, on avait la « National Grid », et le courant fonctionnait toujours. Ici, non. Pas encore. Peut-être un jour.

Une nuit, alors que le courant venait encore de sauter, j'ai allumé une bougie, comme je le fais toujours. Et comme toujours, je me suis assise par terre et j'ai simplement scruté la flamme.

C'était un gros cierge blanc, de ceux qu'on trouve dans les églises. Je me suis allongée sur le ventre et je l'ai fixé intensément, sans ciller. La flamme était

orange, on aurait dit l'abdomen d'une luciole. C'était beau et relaxant… jusqu'à ce qu'elle se mette à vaciller.

Là, j'ai cru voir quelque chose. Quelque chose de grave, quelque chose d'important, quelque chose de terrifiant. Je me suis rapprochée.

La flamme tremblotait. Je me suis encore approchée. Elle n'était plus qu'à deux centimètres de mes yeux. J'apercevais quelque chose, oui. Encore plus près… J'y étais presque. Je commençais à comprendre ce que je voyais lorsque la flamme a léché un truc au-dessus de ma tête. L'odeur m'a assaillie et la pièce est soudainement devenue orange vif. Mes cheveux avaient pris feu !

J'ai hurlé et je me suis frappé le crâne le plus fort possible. Mes cheveux roussis me cramaient les mains. L'instant d'après, ma mère était là. Elle a arraché son *rapa* et me l'a jeté sur la tête.

Soudain, l'électricité est revenue. Mes frères se sont précipités dans la chambre, suivis presque aussitôt par mon père. La pièce empestait. J'avais perdu la moitié de mes cheveux et j'avais mal aux mains.

Cette nuit-là, ma mère a coupé ma belle chevelure. Plus de la moitié était partie en fumée. Pourtant, ce qui m'a le plus marquée, c'est ce que j'avais vu

dans la flamme de cette bougie. La fin du monde. De violents incendies, des océans en ébullition, des gratte-ciel effondrés, des terres éventrées, des morts et des mourants par milliers… C'était horrible. Et ça allait arriver.



Mon nom est Sunny Nwazue et je perturbe les gens.

J'ai deux frères plus âgés. Comme nos parents, ils sont tous les deux nés ici, au Nigeria. Puis ma famille a déménagé en Amérique, et j'ai vu le jour à New York. Quand j'ai eu neuf ans, nous sommes revenus au Nigeria, près de la ville d'Aba. Mes parents pensaient que ce serait plus agréable pour nous élever, mes frères et moi ; du moins, c'est ce que dit ma mère. Nous sommes des Ibos – c'est un groupe ethnique du Nigeria –, donc je suis américaine et ibo. Enfin, je suppose.

Vous voyez pourquoi je perturbe les gens : je suis nigériane de sang, américaine de naissance, et de nouveau nigériane parce que je suis rentrée au pays.

Je suis typée d'Afrique de l'Ouest, comme ma mère, mais contrairement au reste de ma famille qui

est brun foncé, moi, j'ai des cheveux jaune paille, la peau couleur « lait tourné » (comme les imbéciles aiment à me le répéter), et des yeux noisette, à croire que Dieu était tombé à court de la bonne teinte. Je suis albinos.

Être albinos fait du soleil mon ennemi ; ma peau brûle tellement vite que j'ai presque l'impression d'être inflammable. C'est pour ça que je n'ai jamais pu jouer au foot avec les garçons dans la cour après l'école, alors que je suis super douée. De toute façon, ils ne m'auraient pas laissée me joindre à eux, vu que je suis une fille. Pas très ouverts d'esprit… Je ne pouvais jouer que la nuit, avec mes frères, quand ils en avaient envie.

Bien sûr, tout ça, c'était avant cette fameuse après-midi avec Chichi et Orlu, quand tout a changé.

Maintenant que je regarde en arrière, je vois bien qu'il y avait eu des signes avant-coureurs.

Par exemple, lorsque j'avais deux ans, au cours d'une visite au Nigeria avec ma famille, j'ai contracté la malaria. Une belle cochonnerie ! De retour aux États-Unis, j'ai failli en mourir. Je m'en souviens très bien. Mes frères me traitent toujours de folle parce que je suis capable de me rappeler un événement aussi lointain.

J'avais très chaud. Je me consumais de fièvre. Ma mère se tenait au-dessus de mon lit, en pleurs. Je ne me souviens pas, en revanche, d'avoir beaucoup vu mon père. Mes frères entraient de temps à autre me caresser le front ou m'embrasser sur la joue.

Je suis restée comme ça pendant des jours. Et puis une lumière m'est apparue, une sorte de petite flamme jaune ou de petit soleil qui riait. Elle diffusait une douce chaleur, comme un bain qu'on aurait laissé tiédir quelques minutes. Peut-être est-ce pour cette raison que j'aime tant les bougies… La lumière a flotté juste au-dessus de moi un long moment. Je crois qu'elle veillait sur moi. Parfois, des moustiques fonçaient dessus et finissaient grillés.

Elle avait sans doute décidé que mon heure n'était pas encore venue, car elle a finalement disparu, et j'ai guéri. Donc, ce n'est pas comme si des choses bizarres ne m'étaient pas déjà arrivées.

Je savais que je ressemblais à un fantôme avec ma peau presque transparente. D'ailleurs, j'étais douée pour me faire aussi discrète qu'un fantôme. Petite, quand mon père était au salon à siroter sa bière et à lire son journal, je me faufilais en douce. J'étais capable de me déplacer comme un moustique quand je le voulais – pas les américains qui te bourdonnent

dans les oreilles, non, les nigérians qui sont silencieux comme la mort.

Je m'approchais furtivement, je me plantais à côté de lui, et j'attendais. Sa capacité à ne pas me voir était impressionnante. Je restais juste là, à patienter, un grand sourire aux lèvres. Quand enfin il jetait un coup d'œil en biais et qu'il m'apercevait, il sautait presque au plafond.

– Idiote, idiote de fille ! sifflait-il entre ses dents.

Parce que je l'avais vraiment effrayé. Et parce qu'il voulait me blesser, car il savait que je savais qu'il avait eu peur. Parfois, je détestais mon père. Parfois, je sentais que c'était lui qui me détestait. Je ne pouvais pas lutter contre le fait que je n'étais pas le fils qu'il aurait voulu avoir ni la jolie fille qu'il aurait pu éventuellement tolérer. Mais je ne pouvais pas ignorer ce que j'avais vu dans la flamme de cette bougie. Je ne pouvais pas empêcher mon destin de s'accomplir.